

PIERRE BOYANCE

Professeur à la Sorbonne, Membre de l'Institut,
Directeur honoraire de l'École Française de Rome

CICÉRON ET ATHÈNES *

Cicéron et Athènes! En parler devant l'Université d'Athènes qui a bien voulu honorer ma personne et mes travaux, ce n'est pas seulement un avantage, dont je mesure, croyez-le bien, tout le prix. C'est aussi une joie pour quelqu'un qui a consacré une bonne part de sa vie à illustrer les rapports intellectuels des deux cités mères de notre civilisation occidentale, qui l'a fait certes comme c'était son devoir de savant pour obéir à la vérité de l'histoire, sans abdiquer jamais, du moins il l'espère, son esprit critique, mais aussi avec le sentiment de gratitude qui doit animer un Français, je dirai aussi, un Européen. Cicéron lui-même s'est voulu, s'est proclamé à plusieurs reprises un fils d'Athènes et de la Grèce. C'est à Athènes qu'est née cette humanitas dont il a voulu être et dont il a été avec un succès inégalé le messager auprès des générations successives du monde occidental.

Je voudrais commencer mon discours en rappelant un petit épisode de la vie de Cicéron, dont on n'a pas, je crois, compris toute la signification. A l'heure la plus sombre, au moment le plus douloureux de son existence, quand il dut céder aux menaces de Clodius et quitter Rome pour l'exil, avant de partir, il monta jusqu'au Capitole, là où on honorait la triade de Jupiter, Junon et Minerve et il y consacra une effigie de Minerve qu'il avait chez lui et qui sans doute, comme c'était l'usage, figurait dans son laraire avec les Pénates de sa maison. Cette Minerve, dans les textes où il en parle, est qualifiée par lui de *custos urbis*, de gardienne de la Ville¹. Elle

* Ce discours a été prononcé devant un auditoire dense dans la salle des Fêtes de l'Université d'Athènes le 24 avril 1974 au cours de ma nomination officielle comme Docteur «honoris causa» de la Faculté de Philosophie de cette Université.

1. De legibus, II, 42, de domo. 144; ad fam., XII, 251; Plutarque, Cic. XXXI. Dion Cassius XXXVIII, 17, 5. XLV, 17, 3.

devait sans doute en son absence, en l'absence du vainqueur de Catilina continuer à veiller sur Rome.

Certains n'ont voulu voir là qu'un geste de propagande. Je ne suis pas de cet avis. Il est difficile de penser que dans la situation dramatique et le désarroi où il était, Cicéron avait liberté de se livrer à une manifestation spectaculaire. Mais comment cette fonction que la déesse assume de «gardienne de la Ville», ne pas voir, par l'épithète qu'il lui donne et qui, si j'en crois l'épigraphie, n'est pas habituelle pour la Minerve du Capitole¹, comment ne pas voir que c'est la *Poliàs*, celle qui traditionnellement veille sur Athènes, l'*Athéna Polias* du Parthénon?² Pour un Romain de la culture de Cicéron, Athéna et Minerve c'est tout un. C'est la protectrice de la cité. Mais naturellement c'est aussi la protectrice, à Rome comme à Athènes, des arts et des lettres, de la culture.

Nous ne savons pas comment cette statuette si vénérée, dont il a fait usage dans un moment d'émotion religieuse, était venue en sa possession. S'il ne m'est pas défendu de risquer une hypothèse, j'aimerais croire qu'il l'avait rapportée pour son laraire de ce fameux voyage de 79 av. J. -C., voyage qui a marqué dans sa formation intellectuelle et morale le moment capital, voyage qui lui permit à Athènes un séjour de plusieurs mois. Cicéron, en 79, avait vingt-sept ans. Il avait déjà dans la cité romaine conquis la notoriété comme orateur. Il n'avait pas craint de s'attaquer à un redoutable affranchi du dictateur Sylla dans son premier grand discours le *Pro Roscio Amerino*³. Il sentait pourtant qu'il avait besoin de voir à la source même de la pensée et de la parole à Athènes. Déjà il avait dès sa prime jeunesse entendu à Rome des philosophes qui s'y étaient réfugiés en raison des malheurs de leur cité, victimes des contrecoups de la guerre civile entre Marius et Sylla. Il s'était ainsi fait l'élève d'abord des épici-

1. G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, München, 2e.éd. 1912 ne mentionne qu'une seule inscription C. I. L. VI, 529. et par un seul texte, autre que ceux de Cicéron.

2. Sur la *Poliàs* Cf. M. P. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion*, I, 3^e éd., München, 1967, p. 418, 433, 438; II, 2^e éd., 1961, p.337.

3. Plutarque, *Cic.* 33 affirme qu'il aimait par son voyage chercher à fuir le ressentiment de Sylla; mais Cicéron lui-même donne comme raison sa santé et le souci de ménager une santé délicate et de faire l'apprentissage d'une éloquence qui l'obligeait moins à se dépenser (*Brutus*, 313). K. Kumaniecki dans son livre récent *Cicerone e la crisi della repubblica romana*, Rome, 1972. p. 89 (Comme la plupart des historiens) suit le *Brutus*, plutôt que Plutarque et insiste aux raisons culturelles.

riens Phaidros¹ et Zénon, puis de l'académicien Philon de Larisse² qui devait le conquérir durablement à la doctrine qui se réclamait de Sorcate et de Platon, depuis Arcésilas et Carnéade, celle de la Nouvelle Académie. Il souhaitait donc reprendre à Athènes le contact avec ces maîtres.

Mais outre les hommes, il aspirait certainement à connaître la ville, dont par avance il n'ignorait ni l'histoire ni la splendeur. C'est un des traits qui mérite d'être souligné en lui, que dans l'antiquité il est un des premiers à avoir su dire combien les souvenirs laissés par les grands hommes restent présents dans les lieux où ils ont vécu. On le verra quelques années après, quand il commencera sa carrière des honneurs par sa questure de Sicile; il recherchera et retrouvera la tombe d'Archimède et la révélera, lui, comme il dit, l'homme d'Arpinum, aux Grecs eux-mêmes de Syracuse³. Et encore c'est, selon une hypothèse très vraisemblable, sur le chemin d'Athènes qu'il venait en passant par Métaponte avec son ami Pison Calpurnianus de contempler le lieu où la tradition voulait que Pythagore eût rendu le dernier soupir⁴.

Quant au séjour à Athènes nous en avons l'évocation la plus vivante dans cette préface du livre du *De finibus* qui est une des plus belles pages de la littérature latine. C'est là qu'il a su dire l'émotion que lui inspirait une ville où tant de choses lui évoquaient tant de grands noms chers à sa mémoire. Cette ville, j'entends les lieux, les monuments devait déjà lui être familière. Car un de ses oncles y était déjà venu. Déjà se formait pour les Romains l'usage qui allait se développer de plus en plus de venir y faire des études chez les philosophes et les théteurs⁵.

Le dialogue du livre V se déroule au cours d'une promenade par une après-midi de liberté que Cicéron et ses camarades font à l'Académie. Il y a là Atticus, le plus cher de ses amis qu'il y a retrouvé à Athènes, car, depuis qu'il y avait fui les horreurs de la guerre civile, il y passait une grande part de sa vie. On sait qu'il devait y gagner le surnom sous lequel Titus Pomponius est connu de la postérité. En récompense des services qu'il rendit aux Athéniens, des largesses que sa richesse lui permit de leur faire,

1. *Fam.* 13, 1, 4; de *nat. deor.* I, 93; de *fin.*, I, 16; de *leg.* I, 53,

2. *De nat. deor.* I, 58.

3. *Tusculanes*, V, 23. 64.

4. *De fin.* V, 4.

5. Voir mon article *Le voyage du lettré romain en Grèce* dans *L'Information littéraire*, V, 1953, p. 137-143.

ils avaient même voulu lui donner leur droit de cité¹. Atticus entraînait Cicéron chez cet épicurien. Cicéron qui émaille volontiers sa correspondance de mots ou de phrases grecques achève une fois une lettre par ces mots *Κικέρων ὁ μικρὸς ἀσπάζεται Τιτον Ἀθηναῖον* «Cicéron le petit salue Titus l'Athénien². Ailleurs il s'adresse à lui en ces termes: «Vous les Grecs . . . »³. Sur le fameux consulat de 63 Cicéron composa lui-même une histoire en grec et Atticus fit de même. Cicéron s'amuse dans une lettre à en comparer le style, respectif, soulignant la sobriété de celui d'Atticus et les ornements du sien et pour son ouvrage il demande à Atticus d'en assurer la diffusion à Athènes et dans le monde grec⁴. Cornelius Nepos dans sa biographie d'Atticus, où il met en relief la place qu'Athènes a tenue dans son existence, déclare: «Ceci fut pour lui un présent de la fortune qu'il était né de préférence dans la ville où était le domicile de l'empire du monde, mais cela fut la marque de sa sagesse, que, s'étant transporté dans la cité qui l'emportait par l'antiquité, la culture (humanité), le savoir, il lui ait été plus cher que tous les autres.»⁵.

Au dialogue du livre V du *De finibus* avec Cicéron et Atticus sont aussi présents, sans que nous sachions exactement comment ils se trouvaient alors à Athènes à ce moment là, son frère Quintus son cousin germain, qu'il aimait, dit-il, comme un frère, Lucius, un tout jeune homme déjà pénétré de culture grecque et qui devait mourir prématurément ce qui donne à l'évocation que Cicéron fait de lui une note pathétique. Enfin il y avait là ce Torquatus Calpurnianus qui avait avec lui salué à Métaponte le grand souvenir de Pythagore.

Le matin Cicéron avait, avec Calpurnianus, écouté la leçon d'Antiochus, le philosophe venu d'Ascalon, qui enseignait alors dans la chaire de Platon à l'Académie. En fait cet enseignement se donnait dans un gymnase qui portait le nom de Ptolemaion, parce qu'il avait été bâti près de l'agora par la munificence du roi d'Egypte, Ptolémée Philadelphie⁶. Calpurnius avait été d'abord en Italie le disciple du péripatéticien Staséas de

1. Cornelius Nepos, *Vit. Att.* 3, 1. Selon Nepos il ne voulut pas l'accepter, parce que d'après certains, l'acquisition d'un droit de cité étrangère entraînait la perte du droit de cité romaine.

2. *Ad Att.*, II 9.

3. *Ad Att.*, IV, 4.

4. *Ad Att.*, II, 1.

5. *Vit. Att.* 3, 3.

6. Pausanias, I, 17. Les gymnases étaient le lieu où normalement se donnait l'enseignement, cf. H. I. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris 1948, p. 258, 526.

Naples¹; mais justement Antiochus professait un système, qui donnait une interprétation dogmatique de Platon et insistait aussi sur l'accord fondamental entre les platoniciens et les péripatéticiens. Antiochus fut à Athènes le grand maître de Cicéron et il n'en parle jamais qu'avec la plus grande admiration et le plus grand respect². Cicéron sans doute ne se rallia jamais à son dogmatisme, il resta fidèle au scepticisme tempéré de probabilisme qui avait été celui de Carnéade et de Philon de Larisse, mais il n'en fut pas moins très influencé par lui, d'autant qu'Antiochus l'encouragea à poursuivre une carrière politique au service de la cité³. Selon moi l'originalité propre à la pensée de Cicéron tient pour une bonne part à la façon dont il sut combiner en lui les deux influences, celle de la Nouvelle Académie et celle d'Antiochus. Toutefois dans le dialogue du *De finibus* c'est à un disciple plus orthodoxe de celui-ci, c'est à Piso Calpurnianus qu'il confie la tâche de défendre son point de vue.

La conversation des promeneurs est censée s'engager, au moment où ceux-ci, après s'être donné rendez-vous chez Piso, et après avoir parcouru les six stades qui la séparent du Dipylon sont arrivés à l'Académie. Ils y trouvent la solitude et la tranquillité qu'ils y cherchaient. Piso parle le premier: «Est-ce un don de la nature ou est-ce une sorte d'erreur, que, à la vue des lieux où nous savons que des hommes dignes de mémoire ont longuement séjourné, nous sommes plus émus que si de ces mêmes hommes nous entendons parler des actions ou nous lisons quelque écrit? C'est l'émotion que j'éprouve maintenant Platon me vient à l'esprit, dont nous avons appris que le premier il eut l'habitude de discuter ici; ces petits jardins tout proches non seulement nous en apportent la mémoire mais semblent le placer en personne sous nos yeux. Ici Xénocrate, ici l'élève de Xénocrate, Polémon: ce siège que voyons fut le sien⁴». Et de comparer lui, le Romain, ce que lui évoque à Rome la vue de la Curie du sénat: Scipion, Laelius, son propre aïeul. «Si grande, dit-il, est la force d'évocation qu'il y a dans les lieux».

Et alors c'est le frère de Cicéron, Quintus, qui intervient pour dire

1. *De finibus*. V, 8.

2. Par exemple *De legibus* I, 54: *vir... prudens et acutus et in suo genere perfectus*. Cicéron fait dire à Atticus qu'il a failli l'arracher au jardin d'Epicure! cf. encore *De nat. deor.* I, 16.

3. Plutarque, *Cic.* IV 20.

4. *De finibus* V, 2.

qu'en se rendant à l'Académie, ils sont passés par Colone, Colone qui a fait surgir Sophocle devant ses yeux et il fait allusion à la fameuse tragédie d'Oedipe à Colone. Il rappelle le début où Oedipe arrive à Colone et dans ces vers si émouvants (*illo mollissimo carmine*) demande ce que sont justement ces lieux¹. Quintus se piquait lui-même de tragédie et il en composait avec une redoutable facilité. Il est donc fidèle à lui-même en pensant à Sophocle. Et de même Atticus, qui, lui, est épicurien, que ses amis critiquent pour cela² et qui rappelle qu'ils viennent de passer près des jardins d'Epicure. Il rappelle aussi à quel point les membres de la secte étaient soucieux d'avoir près d'eux, sur eux-mêmes au chaton de leurs bagues, des images de leur maître³. Puis c'est le tour de Cicéron qui s'attache à l'exèdre où naguère avait enseigné Charmadas.

Enfin c'est au plus jeune des interlocuteurs, le cousin de Cicéron, Lucius que Piso demande si, lui qui a la passion de l'éloquence, va visiter les lieux où Démosthène et Eschine furent aux prises. Le jeune homme rougit et raconte comment il s'est rendu aux bords de la mer, à Phalère, là où selon une tradition fameuse Démosthène s'entraînait par la vigueur de sa voix à vaincre les flots déchainés. Ses amis manifestent l'espoir qu'après l'éloquence il s'intéressera à la philosophie. Souvenons-nous que les lecteurs⁴ du dialogue savaient que le jeune Lucius était mort prématurément et nous comprendrons le sens émouvant de cette évocation des espoirs qu'il donnait.

Vous voyez tous les grands Athéniens dont Cicéron a trouvé le moyen d'évoquer la figure au cours de cette conversation, Platon, Sophocle, Epicure, Démosthène et j'ai bien le droit de dire que nous sommes avec cette scène au coeur même de l'humanisme cicéronien si nous entendons par là, comme il convient, la nourriture de l'esprit et du coeur qu'il est allé chercher à Athènes. Et il est symbolique que la scène se déroule à l'Académie, car entre tous ces noms illustres, plus même que celui de Démosthène, c'est celui de Platon qui a pour lui le plus de résonance. Platon et Cicéron! J'ai évoqué leurs rapports spirituels dans un exposé que j'ai fait il y a un certain nombre d'années à un Congrès de l'Association Guillaume Budé. «Plato deus ille noster, Platon, ce dieu qui est le nôtre». Ainsi s'exprime-t-il dans une lettre à Atticus. Platon le séduit autant par la magie du style - si

1. Oed. Col., v. 1 et suiv.

2. De finibus V. 3: (... ego, quem vos, ut deditum Epicuro, insectari soletis...).

3. Cf. ce que dit Pline l'ancien, Hist. Nat. 35, 5.

4. Lucius est mort neuf ans plus tard en 68. Il avait secondé son oncle dans l'affaire de Verrès. La lettre Ad Att., I, 5, 1 montre le chagrin que sa mort fit à Cicéron.

Jupiter s'exprimait en grec doit-il dire dans le *Brutus* à des philosophes, il s'exprimerait ainsi - que par la pensée. Il se plaît à croire avec une tradition du reste fausse que Démosthène avait été son élève et ainsi les deux disciplines souvent ennemies, l'éloquence et la sagesse, sont réunies par l'esprit conciliateur de Cicéron.

De cette après-midi passée à l'Académie je voudrais rapprocher le fait que plus tard Cicéron imaginera d'aménager à Tusculum dans sa villa un gymnase qu'il appellera l'Académie et nous le voyons dans une série de lettres demander à Atticus de lui procurer des statues destinées à son ornement. Nous savons que dans la même villa un autre gymnase s'appelait le Lycée¹ : c'est dire que, comme Antiochus dans sa philosophie, Cicéron conjoignait Platon et Aristote dans ses jardins! Quand il reviendra à Athènes, alors qu'il gagnait son proconsulat de Cilicie, il songera à édifier pour l'Académie des propylées, dessein qu'il ne paraît pas avoir réalisé. Mais l'Académie et le Lycée font aussi partie de ce que j'aimerais appeler son paysage spirituel. Dans le poème qu'il composa sur son consulat, il imagine que la patrie vient le chercher «dans les ombrages de l'Académie et le Lycée brillant»² -symboles de ses loisirs et de ses études philosophiques.

A Athènes un des prestiges qui attiraient le plus les étrangers et notamment les Romains était celui des Mystères d'Eleusis. Au cours de son séjour athénien Cicéron tint comme beaucoup d'autres Romains à s'y faire initiateur. Que représentait pour lui cette initiation? Cicéron nous invite lui-même dans le *De legibus*, s'adressant à Atticus, à n'en pas minimiser le caractère: «Alors, lui dit-il, qu'à mon sentiment ton Athènes semble avoir mis au jour nombre de choses extraordinaires et divines, elle n'a rien produit de meilleur que ces mystères grâce auxquels nous avons été arrachés à une vie agreste et sauvage, formés à l'humanité et civilisés. Si on les appelle des «initiations» (*initia*) c'est qu'en vérité nous y avons appris non seulement les principes de la vie et nous y avons reçu non seulement la raison de vivre dans la joie, mais aussi l'espoir dans la mort»³.

1. Le platonisme à Rome. Platon et Cicéron dans Association Guillaume Budé. Congrès de Tours et de Poitiers, Actes du congrès, Paris 1953, p. 195-223. Etudes sur l'humanisme Cicéronien, Bruxelles, 1970, p. 222-247.

2. Ces vers nous sont conservés par la citation que Cicéron en fait dans le *De Divinatione* I, 22.

3. *De legibus*, II, 36. je n'ai pu lire L. Guenning, L'initiation de Cicéron aux mystères d'Eleusis, *Paginae bibliographicae*, Bruxelles 1923.

Ces propos font en partie écho au *Panégyrique* d'Isocrate, que Cicéron aimait et admirait. A Eleusis, en révélant le blé à Triptolème, Déméter avait fondé l'agriculture. Elle avait, selon Isocrate, donné les fruits qui sont pour nous cause que nous ne vivons plus comme des bêtes¹ : Cicéron disait : «Nous avons été arrachés à une vie agreste et sauvage». L'agriculture, succédant à l'existence errante du pasteur, est la source même de la civilisation humaine, de l'*humanitas*. Les mystères d'Eleusis apparaissent ainsi en un sens comme au centre de l'*humanitas*. C'est grâce à eux qu'est née cette *humanitas* dont Cicéron n'a cessé de dire que la source est à Athènes. Dans la péroraison des *Verrines* il invoquera Cérès et Libera c'est-à-dire Déméter et sa fille Korès, offensées par Verrès dans leur sanctuaire d'Enna en Sicile et il rappellera par une allusion manifeste à Athènes que ces déesses ont apporté aux hommes et aux cités les «principes de la vie et de la nourriture, les lois, les moeurs, la douceur, l'*humanitas*»². Dans un autre discours, le *Pro Flacco*, il dira non plus d'Athènes, mais des Athéniens à peu près les mêmes choses et rappellera que les dieux se sont disputé la possession de cette ville en raison de sa beauté, allusion à la fameuse contestation d'Athéna et de Poseidôn³. Sous la dictature de César à un ami, Ullus Torquatus qui se plaignait d'y être exilé : «Tu devrais supporter avec plus de mesure ce temps présent où nous sommes tous privés de notre souffle et angoissés parce que tu es dans la ville où est née, où s'est développée la raison et la modération de la vie»⁴. Dans une autre lettre à ce même Torquatus, après des consolations philosophiques il lui dira qu'à Athènes les murs eux-mêmes peuvent lui dire les mêmes choses d'une manière plus ample et plus magnifique⁵.

On aura noté au passage que Cicéron relève aussi parmi les bienfaits des mystères d'Eleusis l'«espoir dans la mort», l'espoir d'un sort meilleur dans l'au-delà. Faisait-il là l'aveu d'une vraie conviction personnelle? Atticus vient de mentionner le fait qu'ils étaient l'un et l'autre initiés. Or Atticus, étant épicurien, ne devait pas croire à l'immortalité de l'âme et on peut se demander ce qu'à cet égard pouvait signifier au juste son initiation et

1. Isocrate, *Panégyr.*, 28, cf. 38.

2. *Verrines*, V, 187 : «... longe maximis atque occultissimis caerimoniis continentur, a quibus initia vitae, atque victus, legum, morum, mansuetudinis, humanitatis exempla hominibus et civitatibus data ac dispersita esse dicuntur».

3. *Pro Flacco*, 17, 62.

4. *Fam.* VI, 1.

5. *Fam.* VI, 2 : «... in ea urbe, in qua haec vel plura et ornatiores parietes ipsi loqui posse videntur.»

s'il y avait là plus qu'un geste de conformisme, dont Epicure du reste lui donnait d'autres exemples. Mais qu'en était-il de Cicéron? S'il ne manifeste pas en la matière ¹ une foi sans défaillance, on voit toutefois par le *Song de Scipion*, par le livre premier des *Tusculanes*, par les propos qu'il prête à Caton dans le *De senectute*, surtout par son comportement au moment de la mort de sa fille qu'il était enclin à suivre dans leurs affirmations Pythagore et Platon ². Il est certes difficile de savoir ce qu'il devait à cet égard aux mystères d'Eleusis. En tout cas il respectait en eux une institution consacrée par l'histoire d'Athènes.

Naturellement à Athènes Cicéron s'est intéressé aussi à l'éloquence. Il a suivi les leçons d'un rhéteur Démétrius le Syrien. Mais ce qu'il dit de lui ne marque pas l'enthousiasme que lui inspirait le philosophe Antiochus: *ueterem et non ignobilem* («un homme âgé et qui n'était pas sans notoriété») ³.

Cicéron revint en Grèce d'abord au moment de son exil. Il songea alors à aller à Athènes. Il aurait pu y trouver lui-même les consolations qu'il devait plus tard vanter à Torquatus. S'il ne le fit pas, c'est qu'il s'y trouvait encore trop près de Rome et qu'il y craignait ses ennemis et qu'il ne voulait pas enfreindre les distances d'éloignement qu'on avait imposées à son exil ⁴. Mais il devait encore y faire un séjour en 51, quand il gagna son proconsulat de Bithynie. Le séjour fut bref. Les circonstances ne se prêtaient guère aux libres entretiens d'autrefois. Cicéron quittait une Rome où s'amoncelait l'orage de la guerre civile qui allait éclater entre le Sénat et Pompée d'une part, César de l'autre. Il quittait à regret Rome pour une province lointaine où l'attendait une tâche ingrate et difficile. Parti le 1^{er} mai il n'arriva à Athènes que le 25 juin et y séjourna jusqu'au 6 juillet. En particulier il s'était attardé en Italie. Atticus était en Italie en ce moment et c'est surtout par les quelques lettres qu'il lui adressa que nous avons des détails intéressants sur ce qu'il fit et vit à Athènes. C'est un proconsul qui arrive avec tout l'appareil de sa dignité et toute sa suite. Mais il demande l'hospitalité au frère d'Antiochus, Aristus qui lui avait succédé

1. Il convient de relever que Lucrèce, dans son fameux prélude du Chant VI qui commence par un éloge d'Athènes, celle-ci est vantée comme ayant donné aux hommes les moissons, rappel du mythe éleusinien de Triptolème.

2. M. P. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion*, II, 2e éd., 1955, p. 93, et n. 8 conteste l'affirmation de Wilamowitz que les Romains qui se faisaient initier aux mystères obéissaient à la curiosité et à un usage traditionnel et il cite encore que selon lui «ein tieferer Tonklingt». C'est aussi mon sentiment.

3. *Brutus*, 315.

4. *Ad Att.* III 7.

à l'Académie. Son frère Quintus qui fait partie de son état-major descend aussi chez un philosophe et quoique stoicien, c'est chez un épicurien Xénon. Les deux frères sont voisins et s'entretiennent de philosophie, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre¹. Cicéron n'apportait dans ses relations intellectuelles aucun sectarisme et quoique hostile foncièrement à l'épicurisme, il eut bien des amis épicuriens et ce séjour à Athènes allait le souligner.

Cicéron insiste beaucoup sur le fait qu'il prend à sa charge tous les frais de ce déplacement et de ce séjour. Il y avait trop souvent de la part des magistrats romains bien des abus en la matière. Aussi Cicéron est-il bien heureux de pouvoir dire à Atticus que sa conduite lui vaut les éloges des Athéniens et que dans les conversations tous parlent favorablement de lui. Il lui écrit: «Je t'assure que jusqu'à maintenant ni moi-même ni aucun de mes compagnons nous n'avons été à charge à la cité ni aux particuliers. Nous ne prenons même pas ce qui serait licite en vertu de la loi Julienne. Tous mes compagnons ont décidé d'avoir souci de mon bon renom»².

Durant les quelques jours de sa présence à Athènes, Cicéron eut à s'occuper d'une affaire singulière³. Le nouveau chef de l'école épicurienne, qui s'appelait Patron et succédait à Phaidros, l'avait déjà alerté à Rome, pour lui demander une intervention auprès de l'Aréopage. Memmius⁴, personnage romain important, réfugié à Athènes au cours de l'exil que lui avaient valu ses intrigues, avait obtenu de l'Aréopage l'autorisation de procéder à des constructions sur un terrain où se trouvaient les ruines de la maison d'Epicure⁵. Cela était naturellement ressenti par l'école comme une profanation. Cicéron ne refusa pas d'intervenir, mais il jugea plus opportun, plutôt que de demander à l'Aréopage de revenir sur sa décision⁶,

1. Ad Att. V, 10: Valde me Athenae delectarunt: urbs dumtaxat et urbis ornamentum et hominum amores in te et in nos quaedam benevolentia; sed multum et philosophias si quid est, et in Aristo, apud quem eram, nam Xenonem tuum vel nostrum potius, Quinto concesseram et tamen propter vicinitatem totos dies simul eramus invicem.

2. Ibi d.

3. Nous la connaissons par une lettre d'Atticus (Ad Att. V, 1), une lettre à Memmius à laquelle celle-ci fait référence (Ad Fam. XIII, 1) Memmius avait quitté Athènes pour Mitylène la veille de l'arrivée de Cicéron.

4. Sur Memmius je me permets de renvoyer à mon article *Lucrèce et son disciple* dans la Rev. Et. Anc. 52, 1950, p. 212 et suiv. et aussi à *Lucrèce et l'épicurisme*, Paris, 1923, p. 26-32.

5. Ad Fam. XIII, 1, 3: «nescio quid ollud Epsiurd perdefinarem»

6. Pour le prestige de l'Aréopage, il vaut la peine de signaler que dans une lettre où il loue l'attitude du Sénat, il ne croit pouvoir mieux faire que de dire: «Senatus ā-petoc πάρος: nihil constantius, nihil severius, nihil tortius» (Ad Att. I, 44) Par contre

de suivre le conseil de Xénon, l'épicurien hôte de son frère, conseil auquel du reste Patron se rallia, d'écrire à Memmius, qui était momentanément absent d'Athènes. Nous avons la longue lettre qu'il adressa à ce dernier, avec qui il avait de bonnes relations. Cette lettre visiblement étudiée est un modèle de diplomatie. Il rappelle longuement son estime pour Patron que Memmius avait déjà, comme lui-même, connu à Rome et qui avait toujours manifesté pour lui beaucoup de déférence. A lui-même Patron avait été recommandé par Phaedros. Saisi de la requête, il n'avait pas d'abord voulu intervenir. Mais à Athènes il a appris que Memmius avait en fait reconcé à son projet. Il adresse donc sa demande. Il résume les arguments de Patron, qui invoque «l'honneur, le devoir, le droit des testaments (il s'agit du testament d'Epicure que nous connaissons par Diogène Laerce)¹, l'autorité d'Epicure, les objurgations de Phaidros». Il faut, selon Cicéron, acquiescer à cette requête qu'il feint de minimiser, de trouver même un peu ridicule². Et enfin-dernier argument et peut-être le plus important, car Memmius devait connaître le prestige d'Atticus à Athènes-il invoque Atticus que, Memmius le sait bien, il aime comme un frère. Certes Atticus ne fait pas partie de ces gens-là, c'est-à-dire des épicuriens: il est bien trop cultivé pour cela. Mais il est l'ami de Patron, comme de Phaedros.

Ces derniers mots nous posent un problème. C'est au mépris de la vérité que Cicéron prétend qu'Atticus n'est pas épicurien. Et d'autre part Memmius à qui il écrit n'est autre que le dédicataire du poème de Lucrèce, qui est pour nous le chef-d'oeuvre de la littérature épicurienne. J'ai tâché autrefois de résoudre cette énigme, en essayant de préciser la figure de Memmius³. Memmius était un Romain persuadé de la supériorité de la culture et de la poésie grecques, mais par là même hostile à Epicure qui passait pour hostile et à la poésie et à la culture. Il fallait lui faire croire qu'Atticus, malgré sa sympathie pour eux, n'appartenait pas vraiment aux épicuriens. Quant à Lucrèce on voit, selon moi, qu'il voulait persuader Memmius qui était son ami qu'il n'y avait pas entre poésie et sagesse épicurienne l'antinomie qu'il croyait.

dans ad Att. I, 16, c'est par ironie qu'il appellera les sénateurs dont il blâme la conduite *praeclaro Areopagitae!*

1. Diog. Laert., X, 16. Sur la signification de ce testament voir mon *Culte des Muses chez les philosophes grecs*, p. 323-325.

2. Cf. le caractère dépréciatif de l'expression citée n. 35.

3. Dans l'article cité n. 38.

4. Sur tout ceci, cf. l'article de M. Testant *Bull. de l'Assoc. Guillaume Budé*, 1962, no 2, p. 198 et suiv. Le fils de Cicéron, destinataire de *De officiis*.

Quand son fils Marcus eut atteint l'âge de vingt ans, Cicéron, désireux de parfaire sa formation intellectuelle et morale, songea tout naturellement à l'envoyer en Grèce: il partit de Rome pour se rendre à Athènes à la fin de mars 45. On était alors sous la dictature de César. Le jeune homme au cours de la guerre civile s'était distingué dans les rangs de l'armée qu'il avait rejointe avec son père. Il connaissait déjà le monde grec puisqu'il avait accompagné celui-ci dans son gouvernement de Cilicie. Mais tous les soins qu'on avait donnés à son éducation ne lui avaient pas donné, semble-t-il, le goût du travail et de la culture. Athènes allait-elle faire le miracle de le transformer? Déjà son père lui avait dédié un petit ouvrage de rhétorique, les *Partitiones oratoriae*. Cicéron dans ses lettres entretient Atticus des préparatifs qu'il fait pour rendre le séjour de son fils aussi agréable que profitable. Il étudie même avec lui les dispositions financières à prendre pour cela et nous avons là des détails qui ne sont pas sans intérêt pour l'histoire économique¹.

S'il fallait en croire Plutarque, la conduite du jeune homme ne répondit que bien imparfaitement aux désirs et aux soins de son père. En particulier avec l'un de ses maîtres, nommé Gorgias il prit trop de plaisir à des banquets qui étaient moins philosophiques que celui de Platon². La correspondance nous permet, je crois, de nuancer et de suivre de plus près les préoccupations de Cicéron relatives aux études de son fils. Il se tient en relation avec deux de ses maîtres, nommés l'un Léonidès, l'autre Hérodès. Il s'inquiète de savoir ce qu'ils pensent du travail de son fils et il pèse avec soin avec Atticus le sens des paroles qu'ils prononcent à ce sujet³.

Un ami qui passe à Athènes pour se rendre en Asie comme proconsul, Trébonius lui donne aussi des nouvelles⁴. Est-ce pour plaire au père? Est-ce parce qu'il est dupe du fils? Le fait est que ces nouvelles sont excellentes. Marcus s'adonne aux meilleures études, il jouit de la meilleure réputation de vie réglée. «Rien de plus digne d'affection, que tous ceux qui sont à Athènes que ton jeune homme, disons plutôt le nôtre, rien de plus appliqué à ces études que tu aimes plus que tout, c'est-à-dire les meilleures.» On notera au passage la référence à ceux qui sont à Athènes, c'est-à-dire aux jeunes romains venus pour des études. Déjà se trouvait-il là parmi eux le fils d'un personnage bien plus modeste qu'un fils de con-

1. Les frais sont considérables. Cicéron (*A d Att.*, XII, 32, 3) décide de leur consacrer le revenu des loyers qui lui venaient de ses maisons de l'Argilote et de l'Aventon.

2. Plutarque, *Cic.*, XXIV.

3. *A d Att.* XIV, 16.

4. *A d fam.* XII, 14.

sulaire, le fils d'un affranchi qui suivait les leçons de l'Académie et qui allait, comme le fils de Cicéron, s'enrôler dans l'armée des meurtriers de César? C'est très vraisemblable; ce jeune camarade de Marcus Cicéron sera bien plus fameux que lui, car c'est Horace. La lettre de Trébonius nous permet ainsi d'évoquer l'Athènes universitaire de la jeunesse romaine.

Mais je suis obligé d'abrégé et de ne retenir du dossier que la pièce à mon sens la plus originale une lettre du fils Cicéron au célèbre affranchi de son père¹, Tiron. C'est la seule que nous ayons de lui, la seule qui nous permette d'entendre directement sa voix. Disons tout de suite qu'elle est écrite avec une aisance et un talent qui justifient les éloges que, dans une lettre antérieure, Cicéron avait faits d'une missive précédente de son fils². Je trouve que les modernes ne lui ont pas rendu justice.

Un mot y revient avec insistance, un mot que j'ai déjà prononcé *humanus* et encore *humanitas*. Un courrier est venu de Rome qui lui a apporté une lettre de son père, *humanissimi* et *carissimi patris* et aussi une lettre de Tiron, ce qui a porté sa joie à son comble. Il se réjouit d'avoir été lui-même un peu négligent à écrire, puisque sa paresse lui a valu ce grand fruit de l'*humanitas* de Tiron. Il l'appelle *mi dulcissime Tiro* et il se flatte que les bonnes nouvelles qu'on lui donne de lui, entendons de sa bonne conduite, lui seront agréables et répondront à ses souhaits. Il pourra désormais être hardiment le *buccinator* qu'il a promis d'être pour lui, c'est-à-dire celui qui sera le trompette de sa recommandée. Marcus exprime solennellement le repentir des erreurs de sa jeunesse *errata aetatis meae*, et nous voyons que Tiron en avait éprouvé tourments et douleur. Mais désormais il est pour son maître, le philosophe péripatéticien Cratippe un fils plus qu'un élève et il s'attarde à décrire comment il partage la vie quotidienne de ce personnage respectable. Il donne d'autres détails sur ses études, détails précieux eux aussi. Il s'exerce à la déclamation grecque avec Cassius, -un rhéteur au nom latin, mais, je le suppose, un grec, à la déclamation latine avec Brutius. Nous voyons qu'il a pour camarades des *convictores*, c'est-à-dire, je pense, des élèves que Cratippe avait amenés avec lui de Mitylène: autre détail précieux sur la vie des écoles philosophiques: Les maîtres se déplaçaient emmenant avec eux le cercle de leurs auditeurs.

Par contre il a laissé de côté ce Gorgias, dont Plutarque nous a parlé

1. *Ad Fam.*, XVI, 21.

2. *Ad Attic.* XV, 16, mais cf. cette réserve: *Quid quaeris? Vel verba mihi dari facile patior in hoc, meque libenter praebeo credulum.* Cicéron confesse sa faiblesse pour son fils.

si fâcheusement, pour obéir scrupuleusement à la mise en garde de son père.

La lettre s'achève par une évocation charmante que fait naître en lui la nouvelle qu'il a reçue que Tiron avait acheté une maison de campagne. Il imagine les occupations rustiques qui sont maintenant celles de son vieil ami. L'adresse, mais aussi la délicatesse du sentiment, la vivacité et le naturel de l'expression font de cette lettre unique du fils de Cicéron, écrivant au vieux confident de son père, l'affranchi qui fait vraiment de la famille, qui est pour lui comme un second père, à mon avis un petit chef-d'oeuvre. Marcus Cicéron n'a pas en général bonne presse. Mais ce jour là il a montré que les leçons d'Athènes avaient été comprises de lui et ce petit chef-d'oeuvre est à sa manière chef-d'oeuvre d'humainitas.

Le séjour du jeune Marcus se prolongea à Athènes après la mort de César et il s'engagea dans les rangs de l'armée de Brutus et Cassius qui devait être vaincue à Philippes. Il ne devait jamais revoir son père. Celui-ci pourtant envisagea de le rejoindre à Athènes à deux reprises. Mais chaque fois, après de longues hésitations, il renonça au voyage. La première fois c'était avant que s'engage la lutte décisive avec Antoine et pour éviter les embarras d'une situation critique. La seconde fois, proscrit par Antoine, il songea à s'embarquer pour la Grèce, mais en définitive il préféra rester et il affronta courageusement la mort à Formies.

Ainsi s'achevèrent les rapports de Cicéron et d'Athènes; ils avaient tenu dans sa vie intellectuelle et morale une place essentielle. Et cette place est capitale pour l'histoire de l'Occident: nul n'a contribué plus que lui à l'unité de notre civilisation. En me donnant l'occasion d'en parler à Athènes même, vous m'avez fait un présent inestimable pour lequel je vous remercie du fond du coeur!